

Les formes de la séparation dans les Lettres Persanes

Thaïs Chauvel¹

Résumé : Cet article aborde la thématique de la séparation dans le dispositif romanesque des *Lettres persanes*, de Montesquieu, à savoir, le roman du sérail. De ce fait, cette étude entend analyser les formes de la séparation qui apparaissent dans les lettres des trois catégories de personnages membres du sérail: les femmes, leur mari Usbek, ainsi que les gardiens eunuques. En premier lieu, il importe de comprendre dans quelle mesure la forme épistolaire des *Lettres persanes* implique une séparation. Par la suite, on analysera d'abord la réaction des épouses face au départ de leur mari dans les lettres 3 et 7. Puis, on verra en quoi l'exil d'Usbek, contraint de quitter la Perse, constitue bien une séparation et comment celle-ci finit-elle par le rapprocher sous certains aspects de ses eunuques. Enfin, on se penchera de façon plus approfondie sur la figure de l'eunuque, esclave dont on a amputé le sexe et qui semble incarner ainsi l'aliénation.

Mots-clés : *Lettres persanes* ; forme épistolaire ; séparation ; castration ; eunuque ; exil.

The forms of separation in the Persian Letters

Abstract: This article tackles the theme of separation in the romanesque device of the *Persian letters*, written by Montesquieu, more specifically, the so called *roman du sérail*. Therefore, this study intends to analyze the forms of separation that emerge in the letters written by three characters members of the serraglio, that is: the women, their husband Usbek, and the eunuch guards. Firstly, it is important to understand to what extent the epistolary form of the *Persian Letters* implies a separation. Thereafter, we will be able to analyze the reaction of Usbek's wives to his leave, exposed in the letters III and VII. Then, we will see how Usbek's exile constitutes a separation and how it makes him similar to his eunuchs. Finally, we will focus on the character of the eunuch, a slave that has his sex cut off and who seems to best embody alienation.

Keywords: *Persian letters*; epistolary form; separation; castration; eunuch; exile.

¹ Mestranda do Departamento de Letras Modernas da Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da USP, pesquisa a respeito das *Cartas Persas* de Montesquieu. Formou-se em Letras, com habilitação em Francês, na Universidade de São Paulo onde atuou também como monitora de Francês do Centro de Línguas durante a licenciatura. É titular do diploma francês do "Baccalauréat, série Littéraire", obtido com Menção Honrosa no ano de 2009. Contato: tcchauvel@hotmail.com

QU'EST-CE QUI LIE L'ÉCRITURE À LA SÉPARATION ? En quoi l'acte d'écrire, de rédiger une correspondance, par exemple, peut-il exprimer, par écrit, une séparation ? Pourquoi la séparation peut-elle motiver l'écriture et dans quelle mesure l'écriture rend-t-elle compte d'une séparation ?

Cet article tente de répondre à ces questions en analysant les différentes formes de la séparation mises en scène dans l'intrigue de ce que l'on appelle le « roman du sérail » des *Lettres persanes*. Si l'on considère que la séparation est soit l'action de (se) séparer, soit le résultat d'une telle action, on s'aperçoit alors que les personnages intégrant la trame du sérail rendent bien compte, par écrit, de plusieurs formes de séparations. De ce fait, on remarquera tout d'abord que le dispositif épistolaire sur lequel repose cette œuvre de Montesquieu suppose en effet la séparation, condition de possibilité de l'écriture épistolaire. Mais ce n'est pas seulement par sa forme que le roman des *Lettres persanes* touche au thème de la séparation, c'est aussi sur son fond. Ainsi, on notera par la suite que les trois catégories de personnages du sérail font face à une séparation qu'ils tentent d'exprimer, et même de sublimer, par le biais de l'écriture.

Dans cette perspective, on analysera premièrement comment les épouses d'Usbek réagissent par écrit à la séparation physique que leur impose le départ de leur mari en Europe. Privées de la rencontre amoureuse, ces femmes doivent désormais recourir au discours amoureux, non seulement pour apaiser la distance qui les sépare de leur mari, mais aussi pour tenter d'amadouer cet homme qui est aussi le maître du sérail où elles demeurent enfermées sous la garde d'eunuques sévères. Puis, on tentera de comprendre en quoi cette séparation des corps entre mari et femmes peut faire d'Usbek un double de ses eunuques. On vérifiera ensuite dans quelle mesure l'exil d'Usbek, contraint à quitter la Perse pour des raisons politiques, est une séparation infligée à ce personnage forcé de s'éloigner de sa terre natale. Finalement, on abordera la figure de l'eunuque, « séparé de lui-même », puisque séparer peut aussi signifier : « désunir des parties d'un même tout qui étaient jointes ensemble² ». On achèvera ainsi cet article avec l'analyse du témoignage de ces esclaves dont on a voulu amputer le sexe, qui sont donc coupés, désunis en eux-mêmes et, en quelque sorte, dissociés de l'humanité et de la nature.

Pour commencer, notons que la forme épistolaire des *Lettres persanes* suppose, comme le remarque Michel Delon, la séparation (DELON, 1977, p. 79). Publié en 1721, ce roman par lettres s'ouvre sur le départ d'Usbek, principal épistolier de l'œuvre, quittant la Perse. C'est grâce à l'absence prolongée de ce noble perse exilé en Europe que s'instaure et se maintient la correspondance entre ce personnage et le sérail dont il est le maître. Voilà pourquoi Christophe Martin considère le départ d'Usbek comme « la donnée fondatrice du dispositif épistolaire » du roman du sérail (MARTIN, 2013, p. 11). Ce-dernier argumente que l'absence d'Usbek est « condition d'accès à l'écriture » (MARTIN, 2013, p. 11). En effet, c'est parce qu'il est absent de son sérail qu'Usbek doit envoyer, dès la lettre 2, de rigoureuses instructions à son Premier eunuque, chargé de la garde de ses femmes, lui ordonnant de le tenir informé de tout ce qui s'y passe.

S'il semble répondre peu souvent aux lettres de ses cinq épouses – après tout, le principal épistolier du roman n'écrit que cinq lettres à celles-ci, dont deux collectives – elles lui écrivent dès son départ. Il convient à présent d'analyser les lettres 3 et 7, de la main de deux épouses d'Usbek, afin de comprendre en quoi cette séparation motive l'écriture et de quelle façon l'écriture de la séparation se lie à la trame du sérail des *Lettres persanes*.

Dans les lettres 3 et 7, placées au début du livre, les épouses d'Usbek lui écrivent pour se plaindre de son départ et de la séparation physique qu'il leur impose. Grâce à la forme épistolaire, qui « rend compatibles la pluralité des voix et l'emploi de la première personne » (TESTUD,

² Définition de séparer selon Le Trésor de la langue française.

1966, p. 646), Zachi (3) et Fatmé (7) ont toutes deux recours à la première personne pour l'écriture de ces lettres intimes. Comme le note pertinemment Montesquieu dans ses « Quelques Réflexions sur les *Lettres persanes* » commentant le succès du roman par lettres : « ces sortes de romans réussissent ordinairement parce que l'on rend compte **soi-même** de sa situation actuelle, ce qui fait plus sentir les passions que tous les récits qu'on en pourrait faire » (je souligne, p. 407). Montesquieu remarque donc que l'emploi du « je » accorde davantage d'intensité à l'expression littéraire, ce qui sert le lyrisme. De fait, dans ces lettres féminines dédoublées, chacune donne à voir l'expression directe de sa réaction face au départ d'Usbek et de la séparation qui en découle. En ce sens, on pourrait considérer que ces lettres sont lyriques, non seulement parce qu'elles utilisent la « ressource du je » (TESTUD, 1966, p. 646), propre au registre lyrique, mais aussi parce qu'elles y rendent compte de leurs sentiments et de leurs émotions respectives.

Ces lettres insistent sur l'amour que ces femmes ressentent pour leur mari Usbek. Si les épouses ne lui disent pas explicitement « je t'aime », elles le disent parfois indirectement. Par exemple, lorsque Zachi fait le reproche suivant à Usbek : « Quoi, tu comptes pour rien l'avantage d'être aimé ? » (3, p. 69), ce qui présuppose qu'il est aimé. De la même façon, Fatmé commence sa lettre par une question rhétorique question « que veux-tu que devienne une femme qui t'aime [...] ? » (7, p. 73), et l'achève par l'expression suivante : « compte que je ne vis que pour t'adorer » (7, p. 75). On pourrait rappeler, à l'occasion, que, pour le psychanalyste Jacques Lacan, la formule « je t'aime », qui peut être remplacée par les équivalentes citées ci-dessus, « n'est qu'un symptôme du manque », en ce sens, « le mot d'amour est simultanément une perte, un deuil » (MARTY, 2006, p. 238). Ici, c'est le symptôme d'une séparation. Ainsi, une déclaration d'amour est aussi l'expression d'une demande ou d'un reproche. En ce sens, il ne peut donc « que gêner celui qui le reçoit » (MARTY, 2006, p. 238).

D'ailleurs, ces lettres de femmes semblent bien appartenir au registre élégiaque, lequel exprime souvent la nostalgie ainsi que les lamentations liées à une perte, ou encore, au deuil. Il convient donc de rappeler que ces femmes s'y plaignent, effectivement, de l'absence de leur lointain époux sur un ton nostalgique. Raison pour laquelle elles emploient volontiers l'imparfait et le passé simple, qui indiquent tous deux une action achevée dans le passé.

De plus, les deux lettres effectuent des retours en arrière qui racontent des épisodes d'une époque révolue. Alors que la lettre 3, de Zachi, évoque des souvenirs dans les termes suivants : « J'errais d'appartements en appartements, te cherchant toujours et ne te trouvant jamais, mais rencontrant partout un cruel souvenir de ma félicité passée » (3, p. 68), celle de Fatmé (7) déborde d'imagination et emploi aussi le conditionnel présent de la façon suivante: « dans ces moment, Usbek, je donnerais l'empire du monde pour un seul de tes baisers » (7, p. 74).

Le recours à l'apostrophe est récurrent dans ces deux lettres, puisque Zachi apostrophe Usbek à cinq reprises et Fatmé l'interpelle six fois : « cher Usbek » (2), « mon cher Usbek » (3), « Heureux Usbek », « Tu nous quitte, Usbek », « je te l'avoue, Usbek », « je te le jure, Usbek » (2), entre autres. Les figures d'insistance ne sont pas moins nombreuses. Si ces deux lettres, si rapprochées l'une de l'autre, créent déjà un effet de répétition, leurs textes respectifs contiennent certaines redondances et des répétitions. Fatmé, par exemple, emploie à deux reprises des anaphores, telles que l'expression « Je te le jure, Usbek » reprise quelques lignes plus bas, en inversant simplement l'apostrophe « Usbek, je te le jure » (7, p.74), ou bien: « adieu, mon cher Usbek, adieu » (7, p. 75).

On remarquera encore que ces lettres féminines sont également ponctuées par des interrogations rhétoriques et des exclamations. Dans la lettre 3, Zachi pose trois questions rhétoriques, qui semblent être restées sans réponse de la part d'Usbek, et écrit trois phrases

exclamatives. De même pour la lettre 7, dans laquelle Fatmé pose cette unique longue question rhétorique: « que veux-tu que devienne une femme qui t'aime [...] ? 7, p. 73), ainsi que trois exclamatives – dont deux l'une à la suite de l'autre: « que ne puis-je t'exprimer ce que je sens si bien ! et comment sens-je si bien ce que je ne puis t'exprimer ! » (7, p. 74). Ces exclamations visent à produire un effet pathétique chez le lecteur afin de l'attendrir. On notera au passage que, en raison du système de double énonciation mis en place par Montesquieu dans les *Lettres persanes*, ces lettres ont deux lecteurs potentiels: le destinataire fictif Usbek et le lecteur empirique.

Derrière ces lettres jumelles, le lecteur devine les rivalités féminines décrites par la plume de Zachi, qui se remémore « cette fameuse querelle entre tes femmes » en estimant qu'à cette occasion « le triomphe fut tout pour moi, et le désespoir pour mes rivales » (3, pp. 68-69). Or, « comme les femmes – on le voit dès le début – sont constamment placées en situation de concurrence et de dépendance par rapport au maître leur sincérité est impossible à évaluer, ou plutôt il est prudent, pour le maître comme pour le lecteur, de ne pas trop s'y fier. » (STEWART, 2013, p. 21). De sorte que les phrases exclamatives et interrogatives qui se multiplient dans les lettres de deux épouses d'Usbek peuvent, effectivement, avoir pour but de sensibiliser et de séduire leur lointain époux. Il ne faut donc pas négliger les effets rhétoriques de ces éloquents discours qui sont placés en concurrence, car « en fait le langage passionné est une arme dont dispose la femme qui manœuvre pour se tailler ou garder une place de favorite: langage contraint et quasi obligatoire, qui ne révèle donc rien de certain quant au cœur » (STEWART, 2013, 5).

D'autant plus que les métaphores et périphrases laudatives ne sont pas rares dans ces lettres. En effet, on peut s'interroger comment Fatmé, n'ayant jamais vu d'autre homme que son mari – elle affirme qu'il est « encore le seul dont la vue m'ait été permise » (7, p. 73) –, peut-elle *jur*er qu'elle ne choisirait que lui, sous prétexte « qu'il ne peut y avoir que toi dans le monde qui mérite d'être aimé » (7, p. 74)? Ainsi, il faut bien tenir compte de l'ambiguïté profonde de ses lettres afin d'éviter de les prendre pour des simples « aveux de passion³ ». En effet, une lecture littérale des lettres que les épouses adressent à leur mari – qui est aussi leur maître – supposerait « que les femmes, qui souffrent parce qu'elles sont victimes du système, n'étaient en conséquence capables du moindre artifice; alors que la dissimulation et l'artifice sont au contraire le recours normal des victimes d'un système » (STEWART, 1999, p. 143).

Il convient à présent de reprendre la pertinente question que pose Philip Stewart : « qu'est-ce qui nous dit qu'une lettre pleine de passion comme la lettre 3 de Zachi ne vise pas purement et simplement à persuader à Usbek que c'est elle qu'il doit préférer à toutes ses autres femmes ? » (STEWART, 1999, p. 143). Après tout, il est vrai que « le départ d'Usbek exclut désormais la possibilité de tels quarts d'heure galants, et donne par là même au pouvoir des eunuques un avantage considérable » (MARTIN, 2013, p. 17). Mais que sont donc ces « quarts d'heure galants » dont bénéficiaient auparavant les épouses? Le Premier eunuque du sérail, gardien des femmes d'Usbek, l'explique bien dans la lettre 9 : « elles ont des **quarts d'heures** où je ne suis point écouté, des **quarts d'heure** où l'on ne refuse rien, des **quarts d'heure** où j'ai toujours tort » (je souligne, 9, p. 80). Ces périphrases évoquent la rencontre amoureuse entre les époux. Toutefois, il s'avère que la séparation physique qui s'impose à la suite du départ d'Usbek déséquilibre cette situation. Les femmes sont ainsi obligées de remplacer les caresses par des tendres mots d'amour. Ainsi, les lettres passionnées des épouses visent, en fait, à suppléer les ébats amoureux par le biais du discours amoureux.

3 Expression de Suzanne Pucci, citée par Philip Stewart dans son article intitulé *Toujours Usbek* (1999), dont la référence complète est donnée dans la rubrique Références, en fin de texte.

Dans sa lettre, Fatmé déclare à Usbek : « je me trouve pour lors si **animée...** » (je souligne, 7, p. 74). Or, l'adjectif « animé » est repris par le Premier eunuque dans la lettre 9, ce qui « permet de suggérer un sens sexuel précis » attribué à cet adjectif, selon l'annotation de l'édition de référence des *Lettres persanes* (OC I, 2004, p. 156, note 6). De la même façon, lorsque Zachi évoque la rivalité entre les femmes d'Usbek, elle affirme qu'« elles ne pouvaient pas disputer avec moi de **sensibilité...** » (je souligne, 3, p. 69). Là encore, l'édition de Philip Stewart explique que « quoique fréquemment synonyme de délicatesse, *sensibilité* peut prendre aussi, comme ici une signification érotique liée à son sens physiologique » (STEWART, 2013, p. 69, note 1). Étant donné que les seuls points de suspensions utilisés dans ces lettres féminines sont précédés d'adjectifs à connotation érotique, on peut se demander s'il ne s'agit pas là d'une représentation graphique marquant une corporalité absente. Est-il possible que ces points de suspensions matérialisent graphiquement l'absence – en l'occurrence, celle d'Usbek, dont les épouses se plaignent ? Dans cette perspective, ces points qui laissent la phrase en suspension – donc inachevée – représenteraient, par cette marque précise de ponctuation, la séparation des corps qu'impose le départ d'Usbek et que la correspondance tente d'apaiser.

Il convient à présent d'évoquer le séminaire 20 de Jacques Lacan intitulé *Encore*, « titre qui simule la jouissance féminine » (MARTY, 2006, p. 202). Dans ce texte devenu célèbre, le psychanalyste oppose « l'infini de la jouissance féminine et la finitude de la jouissance phallique » (MARTY, 2006, p. 202). De là découle l'inévitable « ratage du rapport sexuel, sauf, ajoute Lacan, si cet amour – comme dans l'**amour courtois**, par exemple – est précisément le prétexte à se dérober du rapport sexuel » (je souligne, MARTY, 2006, p. 202). L'amour courtois, ou le fin'amor, se caractérise par le fait que « l'union des corps s'inscrit en impasse » (HUCHET, 1983, p. 72). Ainsi, « l'espace laissé vacant par la quête d'une jouissance impossible s'emplit du chant d'un désir qui creuse la distance entre le troubadour et la Dame » (HUCHET, 1983, p. 72). On remarquera le parallélisme entre ce « chant du désir » qui remplace les ébats amoureux dans l'amour courtois et l'échange épistolaire qui réduit la relation dite amoureuse au discours amoureux. Pour en revenir à Jacques Lacan, celui-ci conclut que : « l'amour courtois c'est pour l'homme la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence de rapport sexuel » (MARTY, 2006, p. 203). Du moment que le départ d'Usbek engendre une séparation physique qui exclut désormais toute possibilité de rencontre amoureuse avec ses épouses, ne peut-on pas considérer cette correspondance féminine⁴ (puisqu'il n'y a pas de réponse de la part d'Usbek à ces lettres) comme une espèce d'amour courtois dans la mesure où le langage passionné vise se substituer à la rencontre charnelle?

La théorie de Jacques Lacan à propos de la finitude de la jouissance phallique face à l'infini de la jouissance féminine et la conclusion qui découle de cette réflexion – à savoir, que « l'amour courtois c'est pour l'homme la seule façon de se tirer avec élégance de l'absence de rapport » – peuvent permettre d'enrichir notre réflexion à propos d'Usbek. D'après Jean Goldzink, « ce n'est pas seulement la séparation qui conduit Usbek à vivre pendant dix ans sans rapport avec le sexe. C'est le sérail lui-même. » (GOLDZINK in MARTIN, 2013, pp. 23-24). En effet, le sérail se caractérise, essentiellement, par la polygamie, qui implique la pluralité des femmes. Toutefois, Christophe Martin remarque que « l'effet de cette érotique de la pluralité est profondément ambigu » puisqu'« elle porte aussi en elle une menace d'épuisement d'énergie virile » (MARTIN, 2013, p. 25). De fait, Usbek est las dès le début car il avoue en toute discrétion à Nessir que : « ce n'est pas, Nessir, que je les aime: je me trouve à cet égard dans une **insensibilité qui ne me laisse point de désirs** » (je souligne, 6, p. 72).

4 En vérité, Usbek, le principal épistolier du roman, n'écrit que cinq lettres à ses épouses – parmi lesquelles deux sont collectives et une seule adressée à Roxane (XXIV [24]) pourrait être éventuellement perçue comme amoureuse.

Observons que cette confession se situe précisément entre les lettres passionnées de Zachi (3) et Fatmé (7) qui lui sont toutes deux adressées. Zachi semblait déjà se douter de la lassitude d'Usbek lorsqu'elle achève sa lettre par cette phrase clairvoyante : « il semble que l'amour respire dans le sérail, et ton **insensibilité**⁵ t'en éloigne sans cesse ; ah, mon cher Usbek, si tu savais être heureux ! » (je souligne, 3, p.70). La lettre de Zachi sous-entend que, si le départ d'Usbek est bien motivé par des raisons graves et sérieuses que l'on abordera par la suite, il n'en est pas moins vrai qu'Usbek souhaite quelque part « s'éloigner », comme le dit Zachi, de son sérail, et par conséquent des femmes, pour qui il n'éprouve plus que de la jalousie. Plus loin, c'est Usbek lui-même qui critiquera le principe polygamique de l'institution du sérail en estimant que « ce grand nombre de femmes plus propre à nous épuiser qu'à nous satisfaire : il est très ordinaire parmi nous de voir un homme dans un sérail prodigieux avec un très petit nombre d'enfants ; » (110 [114], p. 305). Voilà pourquoi on peut considérer que « la pluralité des femmes exige une dépense inconsidérée de l'énergie virile qui fait du maître du sérail l'équivalent de ses eunuques. » (MARTIN, 2013, p. 25)

Michel Delon, dans son article qui a fait date intitulé « Un monde d'eunuques » (1977) reconnaissait déjà dans les lettres de Zachi (3) et de Fatmé (7) « la plainte d'Héloïse », dont la relation amoureuse avec Abélard se limite, après la castration de ce-dernier, à leur mémorable correspondance amoureuse. Michel Delon démontre tout au long de son article qu'il y a bien « deux absences métaphoriques l'une de l'autre: l'absence d'Usbek, le maître du sérail, et l'absence des eunuques à eux-mêmes » et qu'« une expression identique sert à désigner les deux situations, la *séparation* » (DELON, 1977, p. 80). Ainsi, à l'instar des lettres féminines qui se dédoublent, la castration masculine est elle aussi dédoublée. Il convient donc de vérifier en quoi consiste le parallélisme entre Usbek et ses eunuques que certains critiques ne manquent pas de souligner.

Cependant, avant de se pencher sur la question de la séparation en tant que castration, il faut nous d'abord examiner l'exil d'Usbek. Si les femmes de son sérail ne semblent guère lui manquer, il n'en est pas moins jaloux. La lettre 6, qu'il adresse à Nessir, témoigne de sa « jalousie secrète ». De plus, la lettre supplémentaire 2 (22), raconte que : « à mesure qu'Usbek s'éloigne du sérail, il tourne sa tête vers ses femmes sacrées ; il soupire, il verse des larmes ; sa douleur s'aigrit, ses soupçons se fortifient. » (L.S. 2 [22], p. 106). Le lecteur comprend qu'il ne s'agit pas d'un chagrin d'amour mais bien de jalousie, puisque la douleur semble être provoquée par des soupçons qui se fortifient à mesure que la distance augmente. D'autre part, si le voyage suivi d'un séjour prolongé en France suscite de riches et profondes réflexions, Usbek est plus enclin que le jeune Rica, son compagnon de voyage, à la mélancolie et donc, à la nostalgie de l'exil.

Dès son départ, il semble déjà regretter sa patrie. Tant et si bien que la troisième (et dernière) lettre qu'Usbek adresse à Nessir (147 [155]) semble même évoquer un célèbre poème de Du Bellay (XVI^e siècle). En relisant l'ouverture de la lettre d'Usbek : « **Heureux celui qui**, connaissant le prix d'une vie douce et tranquille, repose son cœur au milieu de sa famille, et ne connaît d'autre terre que celle qui lui a donné le jour » (147 [155], p. 399), n'entendons-nous pas l'écho de la première strophe de Du Bellay : « **Heureux qui, comme Ulysse**, a fait un beau voyage/ [...] Puis est retourné, plein d'usage et raison,/ Vivre entre ses parents le reste de son âge » ? D'autant plus que la recherche de la quête du savoir est l'une des premières raisons qui justifie le départ d'Usbek qui dit avoir « renoncé aux douceurs d'une vie tranquille pour aller laborieusement chercher la sagesse » (1, p. 65).

En réalité, il s'avère que cet « attachement pour les sciences » (8, p. 76) n'est qu'un prétexte pour justifier un exil, tout compte fait, politique : « quand je vis que ma sincérité m'avait fait des

5 Étant donné que le mot « sensibilité », employé par Zachi, peut avoir une connotation érotique, on pourrait supposer que l'« insensibilité », marquée par le préfixe « in » qui indique son contraire est donc la négation d'une sensibilité érotique.

ennemis, que je m'étais attiré la jalousie des ministres sans avoir la faveur du prince, [...] je résolu de la quitter » (8, p. 76). De fait, Usbek est contraint de s'exiler pour échapper à la répression du Prince perse et de sa Cour malveillante : « je partis et je dérobaï une victime à mes ennemis » (8, p. 76). On remarquera que la castration imposée à Usbek par la séparation physique avec ses femmes, ainsi que celle infligée aux eunuques à eux-mêmes, sont toutes deux intrinsèquement liées à la violence.

D'une part, Usbek « quitte la Perse sous l'empire de la crainte (principe du despotisme) » (STAROBINSKI, 1989, p. 107). D'autre part, les eunuques sont mutilés afin de mener la garde des femmes du sérail, lequel « figure en petit ce que le despotisme comme forme de gouvernement contient en grand » (SPECTOR, 2013, p. 172). De ce fait, dans un régime despotique, fusse-t-il politique ou domestique, « de même que l'eunuque est condamné à être « séparé de lui-même » (9), le maître du sérail en vient nécessairement à s'absenter à lui-même et à ses épouses » (MARTIN, 2013, p. 23). Somme toute, cette double castration pourrait bien démontrer l'infertilité du despotisme en général.

On en vient à présent à une figure centrale du roman du sérail : l'eunuque. Tout d'abord il n'y en a pas un seul mais plusieurs, puisque le sérail d'Usbek compte cinq eunuques noirs (le Premier eunuque, Jaron, Ismaël, Narsit, Solim) et « trois eunuques blancs au minimum: le chef, Cosrou, Nadir » (STEWART, 2013, p. 21) – soit huit eunuques, dont la moitié, au moins, écrit. Non seulement les eunuques sont nombreux, mais en plus ils écrivent presque le même nombre de lettres que les femmes. Aram Vartanian qualifie cet intérêt de « *almost obsessive interest in the eunuch-type* » (VARTANIAN, 1969, p. 27).

Avant lui, ces personnages impressionnèrent le poète Paul Valéry qui s'interrogeait, dans sa célèbre Préface aux *Lettres persanes*: « Mais qui m'expliquera tous ces eunuques? Je ne doute pas qu'il y ait une secrète et profonde raison de la présence presque obligée de ces personnages si cruellement **séparés de bien des choses et en quelque sorte d'eux-mêmes.** » (je souligne, *apud* DELON, 1977, p. 79).

L'une des sources de Montesquieu, Jean-Baptiste Tavernier, qui a voyagé en Perse, relate qu'« il y en a de blancs qu'on a simplement taillez; et il y en a de noirs à qui l'on a tout coupé à fleur du ventre ». À ce sujet, Catherine Volpilhac-Augier et Philip Stewart expliquent qu'il faut entendre par là « que les blancs peuvent n'avoir subi que l'ablation des testicules, les noirs celle de tout l'appareil uro-génital externe » (STEWART; VOLPILHAC-AUGER, 2004, p. 55).

Ces deux groupes d'eunuques, différenciés par leurs couleurs de peau respectives, ont des « fonctions au sein du sérail complémentaires mais opposées » (STEWART; VOLPILHAC-AUGER, 2004, p. 54). D'après Alain Grosrichard, les Blancs sont « les officiers du sérail », alors que les Noirs « sont spécialisés dans la garde du harem⁶ ». Dans le cadre de cette analyse, on se penchera davantage sur l'eunuque noir qui a la particularité d'être « peut-être le premier [Noir] dans la littérature occidentale à prendre la parole en tant que tel » (STEWART; VOLPILHAC-AUGER, 2004, p. 56) et qui semble illustrer le drame de l'aliénation.

« Les Eunuques noirs », nous raconte Tavernier, « qui viennent d'Afrique en bien moindre quantité, sont, comme j'ay dit, beaucoup plus chers » (STEWART; VOLPILHAC-AUGER, 2004, p. 55). Le voyageur, source de Montesquieu pour l'univers oriental des *Lettres persanes*, ajoute encore que « comme il n'en rechape guerre d'une opération si dangereuse, cela les rend beaucoup plus chers que les autres, et on les vend en Perse et en Turquie jusqu'à six cens écus ; cent ou cent cinquante est le prix des Eunuques ordinaires » (STEWART; VOLPILHAC-AUGER, 2004, p. 55). « Sans doute est-il d'une utilité irremplaçable au harem, puisqu'il ne peut rien – en principe – sur les femmes », déclare Alain Grosrichard dans son ouvrage intitulé *Structure du sérail*

⁶ Christophe Martin rappelle à ce sujet qu'alors que le sérail « désigne au sens propre le palais du sultan », le harem est « l'appartement des femmes, interdits aux hommes étrangers. » (MARTIN, 2013, p. 12, note 2)

(GROSRICHARD, 1979, p. 186). Ce dernier remarque qu'« ainsi, l'eunuque ne compte-t-il que par ce qui lui manque. Il positivise l'absence » (GROSRICHARD, 1979, p. 187). En résumé, la valeur attribuée à ces « hommes coupés » dérive du fait qu'on leur a amputé le sexe, ce qui les rend aptes à garder les femmes du maître en leur permettant, par la même occasion, d'accéder à une situation de pouvoir privilégiée « sans cesser de savoir qu'on l'a fait sortir du néant par l'acte même qui a anéanti en lui la puissance virile » (STAROBINSKI, 1989, p. 115).

La lettre 62 (64), que le Premier eunuque adresse à son maître Usbek, raconte son histoire de la façon suivante:

Enlevé dès l'âge de quinze ans du fond de l'Afrique ma patrie, je fus d'abord vendu à un maître qui avait plus de vingt femmes ou concubines. Ayant jugé à mon air grave et taciturne que j'étais propre au sérail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, et me fit une opération pénible dans le commencement, mais qui me fut heureuse dans la suite. (62 [64], p. 195)

On remarquera que l'écriture de l'eunuque tente ici d'amoindrir le traumatisme, en décrivant l'opération d'amputation du sexe comme « pénible dans le commencement ». Cette lettre démontre aussi l'orgueil du Premier eunuque par rapport à sa position. Il semble sublimer ici la perte organique par l'anoblissement de sa fonction au sein du sérail. Néanmoins, ce récit, destiné au maître, contraste avec le poignant témoignage que nous offre le Premier eunuque dans la lettre 9, où il relate le même épisode à Ibbi⁷ en d'autres termes, que voici :

Lorsque mon premier maître eut formé le cruel projet de me confier ses femmes, et m'eut obligé par des séductions soutenues de mille menaces de me séparer pour jamais de moi-même, las de servir dans les emplois les plus pénibles, je comptai sacrifier mes passions à mon malheur et à ma fortune. Malheureux que j'étais ! mon esprit préoccupé me faisait voir le dédommagement, et non pas la perte ; j'espérais que je serais délivré des atteintes de l'amour par l'impuissance de le satisfaire. Hélas ! on éteignit en moi l'effet des passions, sans en éteindre la cause, et bien loin d'en être soulagé, je me trouvais environné d'objets qui les irritaient sans cesse. J'entrai dans le sérail où tout m'inspirait le regret de ce que j'avais perdu [...] (9, p.77)

Alors que le premier texte cité témoigne d'une relative froideur, voire indifférence, à l'égard de sa destinée, le récit de la lettre 9 est, au contraire, émouvant. D'une part, le désespoir de l'eunuque se traduit par des phrases exclamatives et interjections, telles que « Malheureux que j'étais ! » et « Hélas ! ». D'autre part, il utilise des figures d'insistance, comme l'hyperbole « mille menaces » qui explicite comment son premier maître l'avait persuadé à se castrer.

Il convient ici de comparer deux passages : « Ayant jugé à mon air grave et taciturne que j'étais propre au sérail, il ordonna que l'on achevât de me rendre tel, et me fit une opération » (62 [64], p. 195) et « Lorsque mon premier maître eu formé le cruel projet de me confier ses femmes, et m'eut

7 Seule apparition de ce personnage dans le roman, on devine cependant à cette lettre qu'il s'agit d'un esclave, peut-être eunuque, qui accompagne le maître Usbek dans son voyage. Contrairement aux femmes, qui n'écrivent qu'à leur mari/maître, le premier eunuque envoie des missives à d'autres destinataires, ce qui lui permet de parler plus librement.

obligé par des séductions soutenues de mille menaces » (9, p. 77). En effet, ces deux textes sont complémentaires : le premier explique *pourquoi* son maître l'a choisi (à cause de son « air grave et taciturne ») et le second *comment* il fut contraint de faire l'opération (« obligé par des séductions soutenues de mille menaces »).

En outre, l'eunuque emprunte, dans la lettre 9, de nombreuses expressions propres au registre tragique, telles que : « cruel projet », « sacrifier », « mon malheur », « malheureux », « perte », « regret », « pour comble de malheurs », « la rage dans le cœur », « un affreux désespoir dans l'âme », « ma misérable jeunesse » (9, pp. 77-78).

À cela s'ajoute le registre pathétique qui traduit toute la souffrance du personnage. Dans cette lettre, le premier eunuque évoque en fait le malheur de sa condition : on lui a imposé, écrit-il, « de me **séparer** pour jamais de moi-même » (je souligne, 9, p. 77). La formule est grave et sera reprise plus tard par le premier eunuque dans la lettre supplémentaire 1 (15), lorsqu'il dira à Jaron que « le fer te sépara de ta nature » (p. 93). Le terme « séparation » employé pour exprimer la séparation de soi ainsi que de la nature, démontre bien que l'eunuque est « aliéné⁸ à l'égard de lui-même et de l'humanité » (SPECTOR, 2013, p. 179). La fatalité et l'injustice qui ressortent de ce témoignage suscite la compassion à l'égard de ce personnage et du malheur irréversible de sa condition.

D'après sa confession – qui est une sorte d'autobiographie fictive du personnage – il était « las de servir dans les emplois les plus pénibles » (9) (notons au passage que cet adjectif sera repris dans la lettre 62 (64) pour qualifier l'opération d'amputation dite « pénible ») et décida, mais l'on ne sait dans quelle mesure il avait réellement le choix, de « sacrifier mes passions à mon malheur et à ma fortune » (9). Ainsi, *a priori*, « l'aliénation radicale devrait trouver sa contrepartie » (STAROBINSKI, 1989, p. 115). Toutefois, le « dédommagement », autrement dit, « les avantages matériels (fortune) et moraux (repos) » (STAROBINSKI, 1989, p. 115) que la position d'eunuque auraient pu lui procurer ne sont pas véritablement « acquis en échange de l'intégrité sexuelle » perdue à jamais (STAROBINSKI, 1989, p. 115). En effet, le Premier eunuque constate, qu'à l'inverse de ce qu'il attendait, « j'espérais que je serais délivré des atteintes de l'amour par l'impuissance de le satisfaire », il est « bien loin d'en être soulagé » (9, p. 77), raison pour laquelle il avoue que : « je n'ai jamais conduit une femme dans le lit de mon maître [...] que je ne sois rentré chez moi la rage dans le cœur et un affreux désespoir dans l'âme » (9, p.78).

À ce sujet, Céline Spector affirme que « les lettres des eunuques témoignent de ce que l'appétit ne s'éteint pas avec l'impuissance de le satisfaire » (SPECTOR, 2013, p. 177). En effet, Spector analyse que « la passion déborde l'organe: de même que la puissance réelle se traduisait chez Usbek par une impuissance du désir, l'impuissance de l'eunuque s'accompagne d'une puissance décuplée du désir » (SPECTOR, 2013, p. 177). Pour cette raison, Jean Starobinski en déduit que l'eunuque vit dans sa chair « la contradiction d'un pouvoir qui s'annule, ou d'une annulation physique qui se transforme en pouvoir » (STAROBINSKI, 1989, p. 115). Dès lors, l'eunuque est séparé de la nature et privé de tout rapport avec les femmes. Il ne peut désormais les « rejoindre que par des voies perverses : la terreur, l'intimidation, les châtements » (STAROBINSKI, 1989, p. 116).

Effectivement, le Premier eunuque révèle sa voie compensatoire en déclarant ceci : « quand je les prive de tout, il me semble que c'est pour moi, et il m'en revient toujours une satisfaction indirecte » (9, p.79). De ce fait, Jean Goldzink explique que « privé d'une part de lui-même, l'eunuque aspire de toutes les forces à gêner, à retrancher » (GOLDZINK, 2001, p. 20). Avec le départ d'Usbek, le Premier eunuque dispose d'un « pouvoir redoutable », « il retrouve alors, grâce

⁸ Céline Spector et Jean Starobinski entendent l'aliénation au sens de séparation. En effet, le dictionnaire électronique Littré confirme que s'aliéner c'est aussi « se séparer, se perdre ».

à la délégation du pouvoir despotique la vocation dite du sexe fort dont on l'a séparé » (GOLDZINK, 2001, p. 20). Ce dont témoigne le passage suivant : « je me souviens toujours que j'étais né pour les commander, et il me semble que je redeviens homme dans les occasions où je leur commande encore. » (9, p.78). Au demeurant, il faut observer que cette vocation soi-disant masculine est « doublement violée, et par la castration, et par la soumission servile aux ordres des épouses ». Après tout, Usbek rappelle dès la lettre 2 au Premier eunuque que : « Tu leur commandes et tu leur obéis : tu exécutes aveuglément toutes leurs volontés, et leur fais exécuter de même les lois du sérail » (2, p. 67). C'est l'une des nombreuses contradictions que renferme ce personnage.

Le Premier eunuque est en effet un personnage ambivalent et profondément ambigu. Sa castration le condamne à une stérilité irréversible et l'exclut en quelque sorte du cycle de la vie et de l'humanité qu'il est incapable de reproduire. Et ce, le Premier eunuque le ressent dans la lettre supplémentaire 1 (15), où il explique à Jaron que : « je te dirai que je t'aimais comme un père aime son fils, si ces noms de père et de fils pouvaient convenir à notre destinée » (LS. I [15], p. 93). À ce propos, Jean Goldzink analyse que, « séparé de la nature par le fer, l'eunuque cherche douloureusement à la rejoindre, sous les espèces d'un amour imparfait et d'un simulacre de paternité » (GOLDZINK, 2001, p. 23). Encore qu'en observant attentivement les paroles suivantes prononcées par le Premier eunuque à l'occasion: « j'apaisai tes pleurs et tes cris. Je crus te voir prendre une seconde naissance [...] Je pris soin de ton éducation » (L.S I [15], p. 93), on peut toujours se demander si les fonctions citées ci-dessus ne conviendraient pas plutôt à la maternité qu'à la paternité. Dans cette perspective, on comprend pourquoi les eunuques « hommes, mais ayant cessé d'être véritablement hommes » (STAROBINSKI, 1989, p. 115) deviennent « une sorte de troisième sexe sans sexe », ni homme, ni femme.

Il y a, dans les *Lettres persanes*, un ensemble de lettres tout à fait significatif – surtout si l'on se rappelle que le roman compte en réalité peu d'ensembles – : celui des lettres 39 (41) à 41 (43). Dans la lettre 39 (41), le Premier eunuque prétexte la mort de l'eunuque Ismaël et la rareté des eunuques noirs pour justifier la castration d'un esclave noir nommé Pharan qu'il veut faire châtrer. Cette lettre fait le récit d'une tentative de castration forcée, mais l'esclave « se mit à hurler comme si on avait voulu l'écorcher, et fit tant qu'il échappa de nos mains et évita le fatal couteau ». La lettre 40 (42) est de la main de l'esclave lui-même : il écrit à son maître Usbek afin de lui demander grâce. La lettre 41 (43) est la réponse d'Usbek qui tranche en faveur de Pharan, ordonnant au Premier eunuque d'acheter l'eunuque qui lui manque.

Dans sa plaidoirie, Pharan explique que la castration est « une exécution qui serait pour moi mille fois plus cruelle que la mort » (40 [42], p. 145). Plus loin, il s'exprime de la façon suivante au sujet de l'opération : « mais qu'on me fasse **descendre de l'humanité** et **qu'on m'en prive**, je mourrais de douleur si je ne mourrais pas de cette barbarie » (je souligne, 9 [42], p. 146). D'après la note 3 qui figure dans l'édition savante des *Lettres persanes* (OC I, 2004, p.240), l'expression « descendre de l'humanité » est à rapprocher des expressions invoquant la séparation des eunuques à eux-mêmes et à la nature. De ce fait, Aram Vartanian soutient que « *the existential meaning of the eunuch is that of one "cut off", not only anatomically speaking, but cut off from Nature, from Humanity, and from himself*⁹ » (VARTANIAN, 1969, p. 28).

Or, si l'eunuque « descend de l'humanité », s'il en est privé, c'est qu'il est donc moins humain que les autres esclaves. De fait, bien que les eunuques soient, avant toute chose, des esclaves, la lettre 40 (42) de l'esclave Pharan refusant de devenir eunuque, démontre que l'eunuque est

9 Traduction: « Le sens existentiel de l'eunuque c'est celui de quelqu'un "coupé", non seulement anatomiquement parlant, mais coupé de la Nature, de l'Humanité, et de lui-même. »

inférieur à l'esclave – dont on a pourtant ôté toute liberté – car il est en quelque sorte privé d'humanité aussi.

Séparé de son humanité, l'eunuque se retrouve alors dépersonnifié, « *a non-person*¹⁰ », pour reprendre l'expression d'Aram Vartanian. Cela va de pair avec les propos d'Usbek dans la lettre 20 (21) où il affirme sans cérémonie : « je sais [...] que la présence continuelle d'un eunuque noir les ennuie, qu'elles [les femmes] sont fatiguées de ces **objets affreux** qui leur sont donnés pour les ramener à leur époux » (je souligne, 20 [21], p. 105). En parlant d'objets affreux, Usbek fait bien référence aux eunuques noirs. Ce dernier les traite encore de « vils instruments » (20 [21], p. 105), d'« âmes lâches (6, p. 72), de « rebut indigne de la nature humaine » (147 [155], p. 400), d'« esclaves vils » (147 [155], p. 400).

De la même façon, la lettre 4, de Zephis, considère que l'eunuque n'appartient pas totalement à l'humanité puisque l'épouse d'Usbek le traite de « **monstre** noir » (je souligne, 4, p.70). Les eunuques, en tant qu'esclaves soumis à la volonté de leur maître qui possède un droit de vie et de mort sur eux, ne sont pour lui que des « objets » ou des « instruments » qui « n'êtes dans le monde que pour vivre sous mes lois ou pour mourir dès que je l'ordonne », comme le déclare sévèrement Usbek (20, [21], p. 105). Dans cette perspective, on comprend pourquoi « la figure de l'eunuque métaphorise tout ce qui brime l'être humain: victime avant d'être bourreau » (DELON, 1977, p. 85). En effet, avant d'être le bourreau des femmes au sein du sérail, l'eunuque est d'abord la première victime du système de pouvoir despotique, dont il deviendra par la suite un agent puissant en assumant le rôle de vizir auquel le despote délègue son pouvoir absolu.

Selon l'interprétation d'Aram Vartanian, l'eunuque est une figure fondamentale dans les *Lettres persanes* tout simplement parce qu'il représente le « moyen d'être » du despotisme (VARTANIAN, 1969, p. 28). Or, d'après Roger Laufer, « le despotisme asiatique est la négation de la loi naturelle » (LAUFER, 1961, p. 198). Dans cette perspective, l'« aliénation érotique¹¹ » de l'eunuque devient le « *true symbol of the degradation and perversity of despotic power*¹² » (VARTANIAN, 1969, p. 28). C'est pourquoi, afin d'assurer le maintien d'un système aussi « *unnatural and inhuman as the seraglio-state, it is necessary to depend on a no less "denatured" and "dehumanized" group of civil servants*¹³ » (VARTANIAN, 1969, p.28). Ainsi, Aram Vartanian en déduit que « *Montesquieu's almost obsessive interest in the eunuch-type was owing to the fact that the latter summed up perfectly his attitudes or revulsion and condemnation towards despotism itself*¹⁴ » (VARTANIAN, 1969, p. 28).

Toutefois, s'il est bien vrai que le « spectre du despotisme » hante l'Europe pendant tout le XVIII^e siècle (GROSRICHARD, 1979, p. 7), il ne faut pas non plus oublier le libertinage en vogue au siècle des Lumières. Encore que les *Lettres persanes* ne soient pas, à proprement parler, un roman libertin, elles posent néanmoins la question du désir et du plaisir comme des questions dignes d'une réflexion sérieuse. En effet, les *Lettres persanes*, à l'instar de l'esprit libertin, semblent remettre en question le principe issue de la philosophie cartésienne selon lequel l'âme pensante agit toujours sur le corps en le dominant et s'interroge sérieusement sur les passions, notamment à travers le personnage emblématique de l'eunuque.

10 Une « non-personne ». (Je traduis.)

11 Dans l'original : « the "erotalienation" of the eunuch ». (Je traduis.)

12 « le vrai symbole de la dégradation et perversité du pouvoir despotique ». (Je traduis.)

13 « si contre-nature et inhumain comme l'état-sérail, il faut dépendre d'un groupe de servants civils non moins "dénaturé" et "déshumanisé" ». (Je traduis.)

14 « L'intérêt presque obsessionnel de Montesquieu pour le type de l'eunuque est dû au fait que ce-dernier résume parfaitement ses attitudes de révolusion et de condamnation à l'égard du despotisme lui-même. » (Je traduis.)

D'après Claude Reichler, le courant libertin du XVIII^e siècle propose essentiellement une « méditation sur l'énigme de la sexualité et sur l'incomplétude de l'homme » (REICHLER, 1987, p. 10). Dans ce sens, la condition mutilée de l'eunuque matérialise l'incomplétude de l'homme, blessé dans son intégrité physique et morale, tout en posant la question de la relation entre le sexe, le désir et le plaisir. Cela rejoint l'observation de Michel Delon à propos des eunuques dans les *Lettres persanes*, selon laquelle ils seraient les seuls à pouvoir « dire les jeux du désir et de l'insatisfaction, du pouvoir et de l'impuissance, de la parole et du silence » (DELON, 1977, p. 88). La célèbre conclusion de Michel Delon peut bien servir de réponse à l'interrogation de Valéry :

La secrète et profonde raison des eunuques, c'est qu'eux seuls, par l'ambivalence de leur définition (homme sans être homme) et de leur fonction (victimes qui deviennent des bourreaux) pouvaient porter dans leur corps les ambiguïtés du roman: continuité et discontinuité, soumission et révolte, plaisir et souffrance. (DELON, 1977, p. 88)

On peut comprendre ainsi pourquoi le personnage de l'eunuque incarne le mieux la séparation dans les *Lettres persanes*.

Cette étude a relevé les formes de séparation qui apparaissent dans l'intrigue du roman du sérail, sur le fond et sur la forme des *Lettres persanes*. Le dispositif épistolaire sur lequel repose la structure de ce roman par lettres suppose une séparation engendrée par le départ d'Usbek annoncé dès la toute première lettre. En réaction à ce départ, les épouses d'Usbek lui écrivent des lettres nostalgiques dans lesquelles elles se plaignent de son absence et regrettent leur « félicité passée » (3, p. 68). Néanmoins, il faut bien se garder de lire de telles lettres de façon littérale en négligeant le contexte diégétique dans lequel elles sont composées. En effet, leur mari absent est aussi leur maître et, en tant que tel, il dispose d'un pouvoir de vie et de mort sur ses épouses qui les empêche de s'exprimer librement.

D'autrepart, le départ d'Usbek déséquilibre son sérail puisqu'il exclut les « quarts d'heure galants » dont bénéficiaient auparavant les femmes qui ne peuvent désormais que recourir à des lettres d'amour pour se faire bien voir par leur époux absent. Par ailleurs, l'absence prolongée d'Usbek et la séparation des corps que la distance impose le condamne à l'abstinence. Toutefois, l'« insensibilité » d'Usbek à l'égard de ses femmes est antérieure à son départ découle, vraisemblablement, de la polygamie du sérail. C'est dans cette perspective que l'on pourrait éventuellement considérer la correspondance qu'entretiennent mari et femmes comme une espèce d'amour courtois dans le sens où celui-ci présuppose la chasteté. Pour cette raison, l'absence d'Usbek équivaut ainsi à une castration qui le rend semblable à l'eunuque.

L'eunuque, figure incontournable du roman du sérail, est effectivement celui qui vit dans sa chair même l'expérience de l'aliénation. Le témoignage du Premier eunuque, ainsi que d'autres passages cités dans le développement de cet article, permettent de comprendre dans quelle mesure l'eunuque est séparé de lui-même, de la Nature et de l'Humanité.

Références bibliographiques

- DELON, Michel. Un monde d'eunuques. In: *Europe*, n° 574, 1977, pp. 79-88.
- GROSRICHARD, Alain. *Structure du sérail : la fiction du despotisme asiatique dans l'Occident classique*. Paris : Seuil, 1979.
- GOLDZINK, Jean. *Montesquieu et les passions*. Paris : Presses Universitaires de France, 2001.
- HUCHET, Jean-Charles. Les femmes troubadours ou la voix critique. In: *Littérature*, n°51, pp. 59-90. Disponible sur : <www.persee.fr/doc/litt_0047-4800_1983_num_51_3_2204>.
- LAUFER, Roger. « La réussite romanesque et la signification des *Lettres persanes* de Montesquieu ». *Revue d'histoire littéraire de la France*, vol. 61, n° 2, 1961. pp. 188-203. Disponible sur : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5727838m/f38.image>>.
- MARTIN, Christophe. *Usbek in absentia* ou le sérail sans maître. In: STEWART, Philip. *Les Lettres persanes en leur temps*. Paris : Classiques Garnier, 2013.
- MARTY, Éric. *Le métier d'écrire*. Paris : Éditions du Seuil, 2006.
- MONTESQUIEU. *Lettres persanes*. Org. Philip Stewart. Paris: Classiques Garnier poche, 2013.
- _____. *Œuvres complètes I, Lettres persanes*. Org. Catherine Volpilhac-Auger et Jean Ehrard. Oxford: Voltaire Foundation & Napoli: Istitutoitaliano per gli studi filosofici, 2004.
- STAROBINSKI, Jean. Exil, satire tyrannie: les *Lettres persanes*. In : *Le Remède dans le mal. Critique et légitimation de l'artifice à l'âge des Lumières*. Paris: Gallimard, 1989.
- STEWART, Philip. Toujours Usbek. *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 11, n° 2, 1999, pp. 141-150.
- SPECTOR, Céline. Le despotisme des passions dans les *Lettres persanes*. In: MARTIN, Christophe. *Les Lettres persanes de Montesquieu*. Paris: PUPS, 2013.
- TESTUD, Pierre. Les *Lettres persanes*, roman épistolaire. *Revue d'histoire littéraire de la France*, 66, 1966, pp. 642-656. Disponible sur : <<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5726275h/f52.image>>.
- VARTANIAN, Aram. Eroticism and politics in the *Lettres persanes*. *Romanic Review*, 60, 1969, pp. 23-33.
- VOLPILHAC-AUGER, Catherine; STEWART, Philip. Introduction: « pour une "histoire véritable" des *Lettres persanes* ». In: MONTESQUIEU, *Oeuvres complètes I, Lettres persanes*. Oxford: Voltaire Foundation & Napoli: Istituto italiano per gli studi filosofici, 2004.

Recebido em: 19 de julho de 2017

Aceito em: 8 de outubro de 2017